

## Elon Musk veut racheter la branche américaine de TikTok



## EN COULISSE

Is se cachent sous des pseudonymes de corps de garde ou des initiales fictives. Ils conspuent les «wokistes», les «féministes hystériques», les «khmers verts» (entendez les écologistes) et tout ce qui ne ressemble pas à un mâle blanc conservateur de plus de cinquante ans. Au-delà de l'invective politique, ils se répandent en remarques nauséabondes sur le physique de telle ou telle députée progressiste (évidemment femme), et dans certains commentaires n'hésitent pas, pour les plus renseignés d'entre eux, à fournir des informations d'ordre privé sur ses fréquentations, ses lieux de vie, d'origine, etc.

DOMINIQUE  
ZIEGLER\*

niste? Que nenni: ce ne sont ni plus ni moins que nos vaillants compatriotes, auteurs de prose décomplexée sous les articles en ligne de la *Tribune de Genève*, de *24 Heures* ou du *Matin*. Les viols de Mazan? Il faut relativiser et se méfier de la marginalisation des hommes! Les Daron, Depardieu, Caubère et autres comédiens français accusés de harcèlement ou de viol? Des victimes

de la dictature #MeToo!  
Voilà le type d'opinions majoritaires que l'on peut trouver sous les articles de société de nos quotidiens locaux. A noter que toute personnalité acceptant de donner une interview à l'un de ces médias court le risque de voir ses propos, une fois mis en ligne, suivis de centaines de commentaires insultants (et ce, *ad aeternam*.) A quel jeu jouent nos «Tamedias»? Leur situation économique est-elle si critique qu'ils se doivent de tolérer cette remontée d'égouts sur leurs sites officiels, s'assurant ainsi la fidélité d'une base à peu près solide de lecteurs-commentateurs de choc? Le mystère demeure. Rajoutons que tout mail de protestation de la part de lectrices ou lecteurs attachés à une certaine idée de l'éthique et scandalisés devant ces commentaires très souvent hors-limites ne reçoit aucune réponse des rédactions concernées, comme l'auteur de ces lignes et certain-es de ses proches en ont fait l'expérience. Le déni est total.

Une telle tolérance pour la boue numérique est une démonstration supplémentaire du climat très malsain que traversent nos sociétés et de la tolérance pour le tropisme ultra-droïtier de la part des médias majoritaires. Si les élites politiques d'extrême droite, les Trump, Orban, Milei et consorts incarnent aujourd'hui en pleine lumière le basculement vers l'abîme brunâtre, leurs émules de l'ombre participent, eux aussi, via les commentaires sur les sites d'information autorisés, à la fascisation des esprits par le bas. L'impunité a valeur de blanc-seing.

On nous rétorquera que c'est là la règle tacite de l'expression électronique; après tout, sur Meta et consorts, les diatribes de ce type sont la norme (et vont le devenir davantage, après les récentes déclarations de Zuckerberg en ce sens, soucieux de plaire aux nouveaux maîtres des États-Unis, Trump et Musk). Pourquoi s'offusquer de l'expressivité outrancière de nos compatriotes, passés de la lettre anonyme au clavier souterrain? Cela fait partie du paysage! Les plus tolérants d'entre nous argumenteront que les plages de commentaires libres ont valeur de défouloir et que mieux vaut laisser s'exprimer l'internaute lambda comme il lui sied, plutôt que sa ranceur macère en circuit clos jusqu'à des conséquences fâcheuses. Ce serait oublier que dans les périodes sombres de polarisation extrême, la parole de haine est souvent prémisses à des actes de même nature. Cela participe à un climat délétère au sein duquel les principes premiers de tolérance mutuelle et de respect du droit se délitent chaque jour.

Face à ce genre de déversoir, les réponses politiques sont compliquées à apporter. La liberté d'expression est un droit fondamental. Le problème est que ces commentaires fétides sont publiés sur les sites d'organes de presse réputés, auxquels une majorité de lectrices et lecteurs font confiance pour avoir accès à une information solide et à une ligne déontologique justement préservée de la déferlante vomique en cours sur le reste de la toile. On se bornera donc à demander un tout petit peu de responsabilité aux modérateurs de ces sites, pour que la boue reste au moins policée dans sa forme et demeure à peu près dans les clous légaux, ce qui n'est souvent pas le cas. La tolérance pour l'intolérance est un sujet philosophique de taille, mais aussi une réalité inquiétante. Et croissante.

\* Auteur metteur en scène. En dédicace sa. 25 janvier, dès 15h, à Payot Genève-Rive Gauche (7, r. Confédération) pour ses BD *Helvetius* et *Crime d'Halloween*.

LES ÉCRANS  
AU PRISME DU GENRELe premier MeToo  
espagnolGENEVIÈVE  
SELLIER\*

À quoi tient la réussite de *L'Affaire Nevenka*<sup>1</sup>, 12<sup>e</sup> long-métrage de la réalisatrice espagnole Iciar Bollain? Sans doute d'abord à un long travail d'écriture (deux ans) et de documentation tant auprès de la victime de l'affaire que de nombreux témoins de l'époque – 1999-2001. Si la fiction permet d'accéder à l'intimité et à la subjectivité de l'héroïne, le respect scrupuleux des faits (toutes

les déclarations publiques, en particulier au procès, sont reprises telles quelles) évite à la fois schématisme et manichéisme. La réalité est suffisamment épouvantable pour que la fiction n'ait rien besoin de rajouter.

Après un prologue où on suit la protagoniste en panique dans les rues de sa ville, Ponteferrada – une ville moyenne du Léon, sur le chemin de Compostelle, au nord-ouest de l'Espagne –, on revient un an plus tôt, quand, à 25 ans, ses brillantes études supérieures à peine terminées, Nevenka Fernandez, dont la famille est proche du maire Ismaël Alvarez (Partido Popular, droite), est choisie par celui-ci pour devenir conseillère municipale. Tout sourire, habillée de robes élégantes et sobres qui mettent en valeur sa silhouette gracile, elle se retrouve du jour au lendemain responsable des finances de la ville par la grâce du maire, avec la complicité de tout l'entourage qui observe complaisamment l'opération de séduction dont le maire est coutumier. Nevenka, que tous appellent par son diminutif infantilisant Quenki, n'a aucune expérience politique, mais on comprend que les vieux caciques municipaux ont choisi cette jeune femme aussi jolie que docile pour rajeunir leur image en vue des élections. On connaît de multiples exemples en France de ce genre de situation.

La cordialité chaleureuse du maire, un quarantenaire récemment veuf, se transforme bientôt en drague lourde, à tel point qu'elle finit par céder à ses avances, pour se rétracter très vite, incapable de supporter le comportement possessif du patriarcat. Sa vie va alors se transformer en enfer, harcelée par téléphone à toute heure du jour et de la nuit, humiliée en public, agressée sexuellement chaque fois que le maire se retrouve seul avec elle. Défendant sa dignité, elle serre les dents, avant de donner sa démission, mais le maire fait amende honorable pour l'en dissuader. Bien entendu, le harcèlement recommence; elle s'aperçoit alors que tout le monde lui tourne le dos, y compris ses parents, dépendants financièrement du maire.

Cet extrême isolement qui l'amène à s'enfermer dans son appartement en se coupant de l'extérieur ne sera rompu que par l'intervention de deux amies d'université qui la persuadent de quitter la ville pour retrouver à Madrid un ancien condisciple dont elle est amoureuse, et qui va désormais la soutenir et la protéger. La spirale infernale pourra alors commencer à s'inverser, grâce à la solidarité d'une conseillère de l'opposition (PSOE) et à un avocat madrilène prêt à la défendre. Nevenka Fernandez décide de porter plainte pour harcèlement sexuel contre le maire.

La dernière partie du film raconte le procès, où le procureur se distingue en l'accablant elle, plutôt que l'inculpé, pour ne pas avoir réagi plus vite au harcèlement. C'est là tout le problème de l'emprise d'un homme de pouvoir sur une jeune femme sans expérience, un mécanisme dénoncé aujourd'hui dans le milieu du cinéma d'auteur français, entre autres. Urko Olazabal, qui joue le maire, est totalement convaincant, brutalement tyrannique derrière une attitude affable, menant d'une main de fer son équipe municipale tout en pratiquant clientélisme et corruption, passant sans transition de la flatterie aux menaces avec Nevenka, jusqu'aux viols caractérisés.

La performance de Mireia Oriol est impressionnante: d'abord flattée par l'intérêt que lui portent le maire et son équipe, elle distribue généreusement ses sourires et ses offres de service alors qu'elle n'a visiblement aucun accès, malgré son efficacité, aux dossiers chauds que le maire garde sous le coude. Son malaise quand elle se retrouve à coucher avec lui laisse place rapidement à une véritable terreur qui s'exprime par un visage émacié, une démarche de zombie, et la sidération qui la paralyse quand elle subit des viols à répétition. La légèreté du début fait place à un climat tragique qui n'est pas dissipé lors du procès, même s'il aboutit à la condamnation du maire – première condamnation pour harcèlement sexuel contre un homme politique en Espagne. On apprendra dans l'épilogue que Nevenka Fernandez n'a jamais pu retrouver du travail dans son pays et qu'elle et sa famille vivent désormais à l'étranger.

\* Historienne du cinéma, [www.genre-ecran.net](http://www.genre-ecran.net)

<sup>1</sup> *L'Affaire Nevenka* (Espagne, 2024) de Iciar Bollain, scénariste: Ilsa Campo, avec Mireia Oriol, Urko Olazabal, Ricardo Gomez.